

SAINT-ANTONIN.
VII° STATION.
13,133 de Penne.
12,880 m de Lexos.

La ville de Saint Antonin, en Rouergue, est située dans une vallée, au confluent de la Bonnette et de l'Aveyron. On trouve dans cette petite ville, - qui fut un des foyers de la vie municipale, si communs dans le Midi au Moyen Âge, de nombreux spécimens d'architecture civile et domestique, romane, gothique et de la Renaissance. Sa fondation remonte à Pépin le Bref, qui, après avoir vaincu Waïfre, duc d'Aquitaine, fit élever, au lieu connu alors sous le nom de Val-Noble, un monastère qu'il plaça sous l'invocation de saint Antonin.

Les Gesta Tolosanorum de Nicolas Bertrand renferment un long récit des miracles de saint Antonin. Les historiens et les auteurs ecclésiastiques ont traité sévèrement cette légende, qui n'a pas été faite, il faut l'avouer, pour des critiques bien exigeants, mais dont j'admire la naïveté.

Saint Antonin était fils de Frédélas, roi de Pamiers. Son père adorait les idoles ; mais lui-même, comme un lis écloso parmi les épines, fut dès son enfance un chrétien fervent. À l'âge de dix-sept ans, il habitait le désert avec quelques autres ermites et se faisait un renom de sainteté. Il suivit à Rome le roi Pépin avec saint Audouin, archevêque de Rouen, et opéra plusieurs miracles, guérissant les malades et les démoniaques. Plus tard il se rend en Quercy, à Val-Noble, où il convertit au christianisme le roi idolâtre Festus, qui lui concède un domaine et un oratoire. L'oratoire construit, le saint fait ses adieux à Festus et lui promet, avec larmes, de revenir auprès de lui.

Cela fait, il arrive à Toulouse, où règne son oncle Théodoric. Théodoric l'accueille avec tendresse et lui offre l'épiscopat de Saint-Sernin et diverses dignités qu'il n'accepte pas. Bientôt, la scène change : sur une accusation d'inceste intentée par des calomnieux, le saint est jeté dans une prison de Toulouse, nommée la Spelunque votive, où il est accablé sous le poids des fers. Pendant sept jours, les anges le visitent et adoucissent ses maux. Le huitième jour, le jeune Almachius, fils d'un patricien de Toulouse, pénètre furtivement dans la prison et vient prendre sa part du fardeau des chaînes. Le roi surprend Almachius et le fait précipiter du sommet du Capitole, « tour très-antique, bâtie entre le château Narbonnais et la Viguerie. »

Grâce à l'intercession de saint Antonin, un ange soutint Almachius dans sa chute et le porta doucement, comme une berceuse, *more gerulo*, au bas de la tour. Almachius se sauve dans la ville de Peneoma, où le roi Théodoric est fort surpris de le retrouver vivant, et apprend de sa bouche le châtement que lui réserve la Providence. Quelque temps après, Théodoric est tué dans l'île de Maguelonne en combattant l'empereur Pépin.

À la nouvelle de cette mort, Galacius arrive à Toulouse, fait sortir de prison saint Antonin et lui prodigue les plus belles promesses pour le convertir à l'idolâtrie. Saint Antonin repousse ses offres « avec la rigidité d'un Caton. Galacius s'irrite et fait enfermer le saint dans un cachot plus terrible que le premier. Délivré de ses liens par les anges, il convertit ses geôliers.

Alors la fureur de Galacius n'a plus de bornes : il commence par faire couper la tête aux geôliers ; puis il fait jeter saint Antonin au milieu du théâtre de Toulouse, dans une chaudière pleine de soufre et de plomb fondu. Le martyr y demeure deux jours entiers, ne cessant d'exhorter le peuple à renoncer aux idoles. La foule, rassemblée autour de cette chaire insolite, demande à grands cris le baptême. Saint Antonin trempe ses doigts dans le plomb fondu et en asperge l'assistance, qui se croit ondoyée par une pluie d'eau de rose. Au milieu de l'émotion populaire, un enfant est étouffé par la foule. Sa mère, une pauvre veuve, apporte le cadavre dans ses bras et, folle de désespoir, supplie le martyr de lui rendre son fils.

Saint Antonin sort de la chaudière, se met à genoux et prononce une prière fervente :

« Jésus, toi qui as rappelé Lazare du tombeau après quatre jours, toi qui as ressuscité le fils de la veuve déjà mis au cercueil, daigne ramener dans les entrailles de cet enfant le souffle qu'il a perdu à cause de moi. » Aussitôt l'enfant se relève et déclare qu'il a vu le Christ disant à ses anges : « À cause de mon serviteur Antonin, les enfers rendront l'âme de cet enfant. »

Une conversion en masse est la conséquence de ce prodige. L'opiniâtre Galacius réunit ses satrapes et leur demande le secret de ces mystères. Saint Antonin déjouant tous les projets, Galacius le fait jeter dans la Garonne du haut du pont de Saint-Cyprien avec une meule au cou. La meule nage sur les eaux pendant quatre jours et le martyr ne cesse de prêcher et de convertir les infidèles qui sollicitent un baptême général. Galacius contraint de se dérober à l'indignation publique, rend la liberté au martyr. Saint Antonin accomplit alors divers voyages, semant le Verbe de Dieu. Ensuite il retrouve à Pamiers son fidèle Almachius ; ils se retirent ensemble dans la solitude avec un troisième compagnon, le prêtre Jean, qui devait partager leur martyre. Dans une partie de chasse, Methopius, nouveau roi de Pamiers, découvre la retraite des trois ermites et leur prépare des embûches.

Pendant un voyage entrepris par les trois solitaires, les licteurs du roi de Pamiers les surprennent, les battent de verges et les conduisent devant le prince.

« C'est donc vous, leur dit le monarque, c'est donc vous qui séduisez les royaumes de la terre, entraînant le peuple à une loi nouvelle et méprisant les ordres des rois ? »

Antonin répondit : « Nous ne sommes pas des séducteurs, mais nous enseignons à mépriser les idoles muettes et sourdes, et à croire au vrai Dieu, qui a tiré le monde du néant. »

Le roi fait un geste de commandement, et les bourreaux entraînent leurs victimes aux bords de l'Ariège, au pied du Castella de Pamiers. On tranche la tête et le bras droit de saint Antonin. Almachius et Jean sont décollés. La nièce du roi, Euphrasie, dont la vengeance n'est pas satisfaite, fait jeter dans l'Ariège le corps et la tête du martyr. En recevant ce dépôt sacré, la rivière se soulève, va battre en brèche la colline et le château de Pamiers, et rendre aux adorations des fidèles le cadavre du martyr. Sa tête sanglante devait prendre une autre route. Emportée par une barque miraculeuse que dirigeaient deux aigles plus blancs que neige, posés à la proue et à la poupe, elle descendit le cours de l'Ariège. À Portet, elle entra dans la Garonne, traversa mystérieusement Toulouse, suivit le cours de l'eau jusqu'à la pointe de Moissac, et là, virant subitement de bord malgré le courant qui semblait devoir l'entraîner vers l'Agenais, elle remonta le Tarn, puis l'Aveyron, et ne s'arrêta qu'à Val-Noble, où régnait encore le roi Festus.

Un serviteur aperçut celle embarcation avec la tête nimbée et les deux aigles. Le roi Festus s'y rendit, et reconnut le martyr, qui revenait après sa mort dans la demeure de son choix. Le château royal fut abattu et remplacé par une église, dédiée à saint Antonin.

Cependant les habitants de Cahors avaient envoyé une ambassade en Espagne pour y chercher un autel destiné à l'église Saint-Etienne. Comme les ambassadeurs, apportant un magnifique autel, œuvre de sculpture magistrale, passaient devant l'église Saint-Antonin, le chariot s'arrêta subitement, et aucune puissance humaine ne put le faire avancer. On attela, plusieurs paires de bœufs, tout fut inutile : il fallut encore prévenir le roi Festus. Instruit par son expérience, le pieux monarque devina un nouveau désir de saint Antonin. Il fit atteler au char deux vaches indomptées et ordonna de les laisser marcher à leur guise. Elles se dirigèrent sans hésitation vers le point où est aujourd'hui l'église de Saint-Antonin.

« Je ne m'étonne plus, s'écria Festus, que ce grand saint m'ait pris mon palais, puisqu'il s'est approprié l'autel du martyr Étienne, que nous avons fait venir de si loin ! »

Le chef de saint Antonin fut embaumé et déposé solennellement sur l'autel qu'il s'était choisi.

Le corps du martyr, soigneusement enseveli après que l'Ariège l'eut restitué, n'avait pourtant pas été l'objet d'un culte suivi. Une forêt épaisse le dérobaît même à tous les regards. Une mère de famille, dont les grands troupeaux de bœufs paissaient journellement au milieu des fraîches prairies de l'Ariège, s'aperçut qu'un de ses taureaux engraisait à vue d'ail. Elle le fit surveiller, et l'on découvrit qu'il s'écartait rigoureusement du troupeau pour lécher une urne de pierre à demi cachée sous les herbes. Tout le clergé du pays fut rassemblé et n'eut pas de peine à reconnaître le tombeau de saint Antonin. On y éleva une église sous son invocation, et les paralytiques, les possédés, les aveugles, les podagres, les enragés, vinrent y chercher la guérison de leurs maux.

Mais ce n'était encore là qu'une station pour les reliques du martyr. Un pieux abbé, Sulpicius, ne tarda pas à s'apercevoir que les eaux de l'Ariège menaçaient l'église et forma le projet de l'établir sur la rive opposée. Comme il éprouvait pourtant quelque scrupule à ouvrir la tombe, saint Antonin

manifeste son assentiment. Il daigna même apparaître en songe au comte Roger de Carcassonne et lui dire :

« Je veux que tu m'accordes sans réserve, à perpétuité, tout le pays de Boulbonne compris entre l'Ariège, l'Ers et l'Estrique. »

Le comte rassembla ses barons, communiqua à l'abbé Sulpicius sa douce vision, *visionem tantæ dulcedinis*, et la translation des reliques fut décidée.

Au moment où la procession allait traverser l'Ariège, il se fit un grand concours de peuple. La foule entière poussait des gémissements.

« Martyr de Dieu, saint Antonin, notre défenseur et notre patron, pourquoi nous abandonnes-tu ? À quelle puissance vas tu nous livrer ? Saint martyr, laisse-nous vivre librement sous ta protection. Nous n'étions soumis à aucun pouvoir séculier ; nous étions à l'abri de toute exaction : aujourd'hui que deviendrons-nous ? Saint martyr aie pitié de nous, ne nous abandonne pas ! Ne nous laisse pas dépouiller de ton patronage ! »

Au bruit de ces plaintes, la châsse du martyr s'arrêta d'elle-même et tous les efforts des porteurs ne purent la faire avancer d'un pas. Un jeûne de trois jours fut prescrit, afin d'interroger la volonté divine.

La première nuit du jeûne, saint Antonin apparut à un religieux et lui dit :

« Je ne permettrai pas que mon corps soit déplacé tant qu'il n'aura pas été donné satisfaction aux désirs du peuple. L'habitation que je quitte était libre, exempte de tout impôt et servitude, ainsi que les bois, les pacages et les autres dépendances. Je veux que ma nouvelle demeure jouisse des mêmes privilèges. »

Cette déclaration fut répétée pendant trois nuits consécutives. Après la troisième apparition, le moine se décida à la révéler. Il fut tenu un concile d'évêques et de barons, et le comte Roger donna solennellement à saint Antonin, sans nulle réserve, tout le pays de Boulbonne, avec les bois, les pacages et les dépendances.

Aussitôt les évêques s'approchèrent de la chasse et la soulevèrent sans aucune difficulté. Le cortège passa la rivière en chantant des hymnes et fit trois fois le tour de l'église. Les saintes dépouilles furent placées dans un reliquaire d'or et l'on exalta aussi les restes de Jean et d'Almachius.

Tous les seigneurs de la contrée enrichirent à l'envi la nouvelle église. Le comte de Carcassonne vint nu-pieds s'agenouiller devant le tombeau, et y déposer sa cotte de lin en signe de protection. Ce vêtement fut conservé dans le monastère pendant des siècles.

Cette légende, racontée par Nicolas Bertrand, est peinte sur les murs de la chapelle Saint Antonin, édifiée avant 1342 par le dominicain Dominique Grenier, évêque de Pamiers, dans le couvent des Jacobins de Toulouse. L'ensemble des peintures comprenait vingt tableaux deux zones superposées, cinq dans chaque travée, avec bandeau courant au-dessus de chaque zone. Tous les tableaux sont encadrés dans une arcature ogivale triflée. La zone inférieure a disparu tout entière sous un lait de chaux ; mais on y distingue encore le travail de pointe qui ajoutait à l'éclat des nimbes. Par la disposition de ces gloires on peut retrouver la trace des trois martyrs Antonin, Almachius et Jean. Indépendamment de cette regrettable dégradation, d'importantes parties des fresques ont été détruites par l'humidité. Le reste est singulièrement terni, et, dans l'état actuel, ne permet guère une description complète. Mais si jamais ce monument est confié à des mains intelligentes, il n'est point douteux qu'une foule de détails aujourd'hui à peine visibles puissent être remis en lumière.

Des habitations se groupèrent autour du monastère Saint-Antonin de Val--Noble et donnèrent naissance à la ville actuelle. Peu de temps après avoir fondé le monastère, Pépin y ajouta un hôpital et fit successivement de nouvelles donations confirmées par Charlemagne. Le roi Robert II y étant passé en 1029, laissa également à l'abbaye des témoignages de sa munificence.

Dès 937 Saint-Antonin avait des seigneurs, portant le titre de lieutenants des comtes de Rouergue. En 1083 ils achetèrent ou usurpèrent celui de vicomtes et le fief fut, pour quelque temps, démembré du comté de Rouergue. En 1136 les vicomtes fondèrent la commune, octroyèrent aux habitants des coutumes dans lesquelles figure la faculté pour les vassaux de changer de domicile à leur gré et

l'égalité des hommes devant la loi. La commune avait un conseil de prud'hommes et des consuls. Saint-Antonin prit une part active aux troubles religieux qui agitèrent le Midi, du temps des guerres des Albigeois et de la Réforme. Simon de Montfort la livra au pillage de ses croisés et Blaise de Montluc aux fureurs de ses soudards.

Guy de Monfort céda au roi de France ses droits sur la vicomté de Saint-Antonin en 1226. L'année suivante, Louis IX prit la ville sous sa protection, confirma les coutumes et assura qu'elle ne serait jamais mise hors de sa main et de celle de ses héritiers. Il y établit un couvent de cordeliers. La paix ayant été faite, en 1229, entre ce prince et Raymond VII, le comte recouvra tout le Rouergue, sauf Peyrusse et Saint-Antonin, qui restèrent entre les mains du roi, avec quelques autres places, à titre de sûreté.

Quarante ans plus tard, le vicomte Bernard Hugues céda au roi tous les droits qu'il tenait de son père sur la vicomté et confirma cette cession entre les mains du sénéchal Gérard de Malamort.

En 1278 le roi mit sous sa main la ville et ses dépendances, principalement le terrain situé entre les fossés et le ruisseau des Sept-Fontaines, qui avait été cédé au roi d'Angleterre, au mépris du privilège accordé par saint Louis.

Les Anglais entrèrent à Saint-Antonin en 1346 ; le comte de Rouergue vint les y assiéger et les expulsa en 1349. Ils y rentrèrent de nouveau et furent définitivement chassés en 1369.

La ville de Saint-Antonin ne fait plus parler d'elle jusqu'aux guerres de la Réforme ; elle se livre pacifiquement à la fabrication des draps. Au seizième siècle elle embrassa la religion réformée. Montluc s'en empara en 1562, tandis que son arrière-garde, commandée par Valsergues, rasait le château de La Guépie et dévastait la contrée. Après le départ de Montluc, les calvinistes, commandés par Raymond Gauthier, rentrent dans la place. Tilladel, envoyé de Montluc, reparaît et fait abattre la tour du château. Les calvinistes, maîtres de l'abbaye, en 1570, la ruinent et livrent l'église aux flammes.

Après le massacre de la Saint-Barthélemy les réformés du Quercy, du Rouergue et du Lauragais tinrent à Saint-Antonin une assemblée où Gérard de Lomagne fut élu général de tout le pays. Il choisit pour gouverneur de la place François d'Hèbles, seigneur de Las Ribes, originaire du Rouergue. Comme représailles aux massacres de Paris, on brûla le couvent des Carmes, après avoir mis à mort douze religieux qui l'habitaient. En 1573 des habitants de Saint-Antonin s'emparèrent du château de Varen, qu'ils reperdirent bientôt après, et reçurent, en 1580, le roi de Navarre qui allait attaquer Cahors. Ils s'empressèrent de lui donner des troupes.

Fidèles au protestantisme, ils virent paraître, en 1622, l'armée de Louis XIII, toute couverte encore du sang de Nègrepelisse. Obligés de capituler au bout de sept jours, ils obtinrent leur grâce en payant cinquante mille écus et en abandonnant à la vengeance du roi onze notables, qui furent pendus devant le temple.

Il y a à Saint-Antonin un édifice de style roman que les habitants appellent le Petit-Monument, et qui fut un hôtel de ville. Il a été naguère classé parmi les monuments historiques et habilement restauré.

Une grande loge inférieure, à trois baies ogivales, accrue d'une quatrième travée à jour, sur toutes ses faces, et servant de base à la tour du beffroi, comprend l'espace entier du rez-de-chaussée.

Le premier étage se compose de deux pièces : la plus petite est prise dans la tour, dont le palier est élevé de plusieurs marches au-dessus du plein pied de la grand salle, qui règne dans toute la longueur du principal corps de logis.

La façade du premier étage est décorée de dix-huit colonnettes placées sur deux rangs, par couples en profondeur, du plus charmant effet. Tous les chapiteaux sont variés et représentent des feuillages, des figurines et des chimères. Leurs tailloirs sont dentelés, denticulés et ornés tantôt de têtes fantastiques, tantôt de coquilles ou de simples modillons. Ces colonnettes sont divisées par séries de trois, également espacées au moyen de pilastres carrés, supports puissants à personnages sculptés en avant, en saillie sur le fond. Le sujet de gauche représente Adam et Ève, séparés par l'arbre fatal, autour duquel s'enroule le serpent symbolique et traditionnel dans toutes les théogonies ; l'autre sujet moins défini, représente un personnage dont la tête a été mutilée. On hésite entre Moïse, Charlemagne et le légendaire saint Antonin.

Le second étage se fait remarquer par trois grands arcs romans, encadrant deux petites arcades en plein cintre à jonction de retombée, reçue sur une colonnette unie ou torse pour former séparation. Des colonnettes à triple assise les surmontent, et portent la tablette où vient reposer la toiture en tuiles creuses. Le plancher de cette seconde partie semble être accusé par des assiettes de faïence incrustées sur cette ligne, et plus haut encore dans l'épaisseur de la maçonnerie. Ces ornements, rares en France, assez communs en Italie, ont disparu. J'en ai vu un fragment, dont les ornements sont romans, chez un collectionneur de la ville.

En montant au sommet du beffroi j'entendis sourdement bruire à mes pieds la population de tanneurs, de teinturiers et de fabricants de cadis, agglomérés dans des rues étroites, tortueuses, sales et fétides, mais ma vue se reposa agréablement sur un panorama saisissant. Au nord s'élèvent des montagnes, qui rendaient difficile l'accès de la ville aux époques féodales, et en faisaient une place importante. Au sud, dominant la voie ferrée, se dressent les abruptes falaises d'Anglars, blanchies comme des géants séculaires, qui me rappelèrent les rochers qu'on voit dans la Lozère, aux environs de Mende.

J'errai longtemps dans les rues sombres de la ville, admirant ses maisons romanes et gothiques, si tristement défigurées. J'en remarquai une du treizième siècle, dont le rez-de-chaussée est percé de deux grandes arcades ogivales, et dont une série de fenêtres géminées en ogive éclairait les pièces lorsque les volets étaient fermés.

On me mena voir, dans des maisons de chétive apparence, deux cheminées du quinzième siècle. L'une est composée de pieds droits en pierre et d'un manteau formé d'un châssis de bois recouvert de plâtre mouluré et sculpté. La hotte est hourdée également en plâtre sur planches de chêne. Un câblé vertical et horizontal est simulé sur la hotte. L'autre, plus riche, est construite de la même manière. Elle est recouverte d'une profusion d'ornements sculptés dans le plâtre et de moulures. Sur la hotte, deux anges tiennent un écusson armoyé. Deux autres écussons, posés de chaque côté contre la muraille, sont également armoyés et tenus par des anges. Ces derniers écussons paraissent porter sur le champ des instruments de métier, des doloires. Un câblé, serré avec un bâton et tenu par deux figures, semble maintenir la base de la hotte, et une chaîne retient la partie supérieure.

Les archéologues et les après collectionneurs de bibelots se sont rués sur Saint-Antonin et en ont emporté tout ce qu'ils ont pu acquérir. Il est impossible, aujourd'hui, d'y trouver les serrures, les guichets du Moyen Âge et de la Renaissance, les anneaux de suspension et les heurtoirs, qui sont allés enrichir les collections de maint amateur. L'avidité des dilettanti a ravi ces curiosités à la rapacité et à l'incurie des habitants. La passion morbide ou le goût intelligent des bibelots, - qui distinguent les esprits raffinés, dans les sociétés blasées, en quête de sensations nouvelles, - se sont développés à l'excès et sont devenus l'objet d'un commerce considérable ; aussi devient-il difficile de s'en procurer.

Lors de mon passage à Saint-Antonin je fis une excursion à Caylus, qui a dans sa paroisse le pèlerinage de Notre-Dame-de-Livron. Ce pèlerinage s'élève dans une gorge sauvage, où l'on voit une grotte, hantée jadis par un dragon dévastateur qui fut tué grâce à l'intercession de la Vierge, à laquelle les habitants élevèrent la chapelle miraculeuse, qui attire encore un grand nombre de pèlerins.

À peu près à égale distance de Saint-Antonin et de Caylus, au cœur du solitaire vallon de la Seye, dans la commune de Ginals, s'élevait l'abbaye cistercienne de Beaulieu, Belliloci cænobium, fondée le 20 août 1140, et reconstruite, en 1259, par Vivianas de Boyer, évêque de Rodez, qui en est considéré comme le second fondateur.

L'église abandonnée et pantelante est d'une exquise pureté de style. Elle est flanquée d'une tour sévère et peu élevée. Au couchant, une porte ogivale, postérieure à la construction de l'édifice, est surmontée d'une élégante rosace. Six ogives trilobées convergent vers le centre se réunissant à un sexte-feuille ; deux autres rosaces, de composition différente, éclairent les transepts.

Elle n'a qu'une nef à cinq travées. Une coupole éclairée par quatre roses s'appuie sur le transept. L'ornementation végétale des chapiteaux et des consoles est en partie empruntée à la flore locale et

traitée avec une extrême délicatesse.

Au levant on voit la sacristie, la salle capitulaire, le colloquii locus, un petit cellier dépendant de la cuisine, qui est à l'angle, et sur le jardin le logement qu'occupaient les religieux. Un bâtiment fermant le préau au couchant paraît avoir été l'hôtellerie.

On remarque au sud du monastère, un beau jardin avec des prises d'eau et un ancien moulin.

La ravissante, harmonieuse et mélancolique ruine de Beaulieu m'a rappelé celle romantique abbaye de Melrose, en Écosse, que Walter Scott a chantée et que j'ai visitée dans ma jeunesse.

L'abbé de Beaulieu occupait aux États de Rouergue la dixième place dans l'ordre du clergé.

Beaulieu n'est pas la seule curiosité que j'aie à recommander aux environs de Saint-Antonin. On verra, au-dessous des rochers d'Anglars, une station de l'âge du renne ; les dolmens du Frau de Cazals, d'Aliguières, de Tabarly, de Gerbelle et du Calvaire ; le cimetière gallo-romain du Colombar ; la roche percée de Bonn ; le rocher et la grotte du Derroucat.

Je conseille surtout de gravir les livides falaises calcaires d'Anglars, au-dessus desquelles commence le vaste causse auquel elles donnent leur nom, et qui intéresse les trois communes de Saint-Antonin, de Vaour et de Penne. On trouve dans ce causse les sinistres Affraux, lande fatidique, émaillée de dolmens en croix, où l'on s'attend sans cesse à rencontrer les sorcières de Macbeth ou le chasseur maudit de Freyschütz. Les paysans prétendent que les « fades » dansent la nuit, dans les Affraux, une danse macabre, effrénée et sans fin, comme celle dont parle la légende allemande.

Cette légende raconte qu'un jour des hommes et des femmes impies dansèrent pendant la messe autour d'une église. Ils furent condamnés aussitôt à danser toujours. Tout aussitôt ils se mirent en branle et tournoyèrent sans discontinuer. Le trépignement incessant ayant fini par user leurs pieds, ils furent obligés de sauter sur les mains.

Le sacristain voyant sa fille dans la ronde, voulut l'en tirer par le bras ; mais le bras lui resta dans les mains, et la fille damnée continua de danser avec les autres. Enfin, un an après, jour pour jour, tous les danseurs tombèrent morts dans le gouffre ouvert par les trépignements de leur danse.

Laissons Saint-Antonin et sa population laborieuse employée à la teinturerie, à la tannerie et à la fabrication des cadis. Au départ de la gare, le convoi s'engage sous un tunnel percé dans un schiste bleu, criblé de sources, puis il longe l'Aveyron, pénètre, - en laissant le village à gauche, dans la commune de Fenayrols, recommandable par son château et ses sources minérales, et traverse la commune de Montroziès, dont le village s'élève sur un mamelon à droite de la voie. Nous traversons ensuite l'Aveyron et la Seye, et après un parcours de deux kilomètres, entre la rivière et la route de La Guépie à Saint-Antonin, nous arrivons à la station de Lexos, située dans la commune de Varen..